

Jeanne se demandait :

—Dieu prendrait-il enfin pitié de moi ? Est-ce pour me sauver qu'il m'a conduite ici ?

Un coup de sonnette avertit Brigitte qu'elle pouvait servir le café. L'abbé Laugier, Etienne et Mme Darier descendaient au jardin. L'artiste tirait de sa poche le carnet sur lequel il avait commencé, de mémoire, à crayonner le portrait de l'inconnue. Brigitte amena la veuve de Pierre Fortier, suivie du petit Georges qui, redevenu gai, traînait joyeusement derrière lui son "dada" de carton. D'un rapide coup d'œil le prêtre examina la physionomie de Jeanne, tandis que Clarisse éloignait sa chaise de la table avec un sentiment d'involontaire répulsion.

—Approchez-vous, madame, et asseyez-vous, dit l'abbé en désignant un siège. Un peu de café vous fera grand bien.

Jeanne, confuse et très émue, s'avançait timidement.

—Asseyez-vous, répéta monsieur Laugier.

La jeune femme obéit. Le petit Georges s'approcha du prêtre.

—Monsieur le curé, lui dit-il, voulez-vous me permettre de jouer dans le jardin ? Je ne toucherais pas aux fleurs.

—Oui, oui, va, mon enfant.

—Merci, monsieur le curé.

Le bambin embrassa sa mère et s'éloigna en faisant rouler son cheval sur le sable fin des allées. Brigitte servait le café. Etienne, ses crayons à la main, rectifiait les lignes de l'esquisse pour laquelle Jeanne posait à son insu.

—Vous allez mieux, n'est-ce pas, madame ? demanda le prêtre à la jeune femme.

—Oh ! oui, monsieur, beaucoup mieux, grâce à vous ! Mes forces sont revenues.

—Complètement ?

—Presque complètement.

—Assez, enfin, pour vous permettre de continuer votre voyage ?

Jeanne rougit et, avant de répondre, hésita. L'abbé s'aperçut de cette rougeur, de cette hésitation, et reprit :

—Chevry n'est point le but de votre voyage, je suppose ? Vous ne comptez pas rester dans le village où vous êtes ?

XXVIII

—Je voudrais y rester, balbutia Jeanne tremblante ; je voudrais être au but de mon voyage.

—Comment cela ? demanda l'abbé.

—Quand j'ai sonné à votre porte, brisée de fatigue, presque mourante, tenant mon fils dans mes bras, je venais solliciter à genoux votre appui.

—Vous veniez chez moi ? s'écria M. Laugier surpris.

—Oui, monsieur le curé. On m'avait indiquée votre demeure.

—Qu'aviez-vous à me demander ?

—De m'aider à trouver dans ce village une place, un emploi, si modeste fût-il, me permettant de vivre et d'élever mes deux enfants.

—Vous avez deux enfants ?

—Oui, monsieur, une petite fille de sept mois, en nourrice, et mon petit Georges qui a deux ans et demi.

—Mais, le père de vos enfants ?

Jeanne essuya deux grosses larmes coulant sur sa joue, et répondit d'une voix à peine distincte :

—Il est mort.

—Ah ! vous êtes veuve ?

—Oui, monsieur.

—Pourquoi est-ce à Chevry que vous venez chercher du travail ? Chevry n'est qu'un hameau, et on s'y place plus difficilement que dans un centre plus peuplé. Avant de venir ici, n'habitez-vous pas une ville et n'aviez-vous pas un emploi ?

—Si, monsieur, j'avais un emploi.

—Vous l'avez quitté ?

—Malgré moi. J'ai été renvoyée, non pour cause d'inconduite, mais parce que je ne réunissais pas certaines conditions nécessaires. Je devais dans quelques jours quitter ma place. Une triste circonstance m'a fait l'abandonner plus tôt.

—Et vous voyagez à pied avec votre enfant ? Etiez-vous donc absolument sans ressources ?

—Oui, monsieur. J'avais six sous. Ils m'ont servi hier à nourrir à peu près mon petit Georges.

—Pour vous chercher une place, pour vous présenter quelque part, il faut que je sache qui vous êtes. Avez-vous des papiers attestant votre identité ?

La jeune femme se mit à trembler de tout son corps.

—Des papiers ? balbutia-t-elle.

—Oui. Vous devez bien comprendre que pour être admise dans une maison quelconque, vous, étrangère au pays, il faudra donner des références. Personne, sans cela, ne consentirait à vous accepter.

Jeanne devint livide. Se faire connaître c'était dire : Je suis la femme qui s'est enfuie de l'usine incendiée. Je suis la femme que tout le monde accuse, et, comme un misérable s'est arrangé pour me perdre, je ne puis me justifier.

La situation semblait sans issue. De quelque côté que se tournât la veuve du mécanicien, l'abîme ! Le trouble de la malheureuse n'échappa point au prêtre.

—Comment vous nommez-vous ? poursuivit-il.

—Jeanne, répondit la jeune femme.

—C'est un prénom cela. Puisque vous avez été mariée vous devez porter le nom de votre mari.

—Oui, monsieur le curé.

Eh bien ! Ce nom ?

Le mensonge, l'hésitation même, devenaient impossibles. Il fallait se livrer.

—Jeanne Fortier, bégaya la fugitive.

—Jeanne Fortier ! répéta M. Laugier. Et vous venez d'Alfortville.

La victime de Jacques Garaud, tout effarée, se leva d'un bond.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE

EST d'Ottawa que nous vient l'exemple. Regardez arriver une dame au parlement. Les portières s'ouvrent et se ferment à grand fracas, et la belle mondaine saute avec grâce sur le pavé, montrant sa bottine à haut talon, un froufrou de dentelles, un museau rose poudré de riz, des lèvres rouges, un joli déhanchement sous la casaque de fourrure, et tout disparaît.

Ces exquises poupées, roulées dans leur luxe, font tourner les petites cervelles et content, avec de petites voix de flûtes, des petits riens aux petits messieurs qui ont des carreaux dans l'œil.

Y a-t-il réception chez le gouverneur, on emploiera tous les artifices possibles pour que la richesse de la toilette supplée à l'ampleur qui lui manque. On s'habille beaucoup dans le jour et on se déshabille étrangement le soir. La mode de se mettre en peau, comme on disait au dix-huitième siècle, prend de la vogue ; les épaules de nac. e rose et les bras de marbre sont à l'ordre du jour.

Cette manière de s'habiller est empruntée au luxe des cours. On veut faire revivre ce temps où des créatures adorables, portant des diamants de l'eau la plus pure et des plumes arrachées aux oiseaux des *Mille et une Nuits*, tenaient "bureau d'esprit" et se faisaient gloire de rivalité avec les philosophes et les savants. La physionomie éclatait d'intelligence, le grand luxe formait l'accord parfait avec le front où se lisait une pensée, des yeux qui exprimaient tant de choses fines, une bouche dont on devinait le trait prêt à être lancé.

Mais je crois que de nos jours on ne s'occupe guère de la physionomie ; plaire par les ajustements, cela suffit. On demande à la jeunesse des sentiments d'écureuil en cage, et elle donne la dentrée dont on est si friant : l'agrément des yeux. Il n'y a rien pour l'esprit et le cœur.

D'un autre côté, il faut avouer que bien des jeunes gens (je ne dis pas tous) se trouveraient peut-être embarrassés de se trouver en présence de femmes sérieuses et instruites. On préfère celles qui savent dire des riens, on les comprend mieux et on est mieux compris.

Je n'ai pas besoin de parler des femmes d'un mérite réel dont notre société se compose, du moins en grande partie. Elles n'ont pas besoin d'être louangées, le mérite doit leur suffire. Mes remarques ne s'adressent pas à elles. Je parle pour

les autres, celles qui visent à l'effet par l'éblouissement des toilettes et le raffinement de la coquetterie. Je lisais dernièrement dans je ne sais plus quel bouquin une phrase qui m'a fait rêver :

"L'honnête homme ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, l'homme du monde cent fois par jour. On n'a jamais pu compter combien de fois par jour ment une femme coquette."

* * *

Parmi les actes de coquetterie, on doit placer le décolletage au premier rang. Celles qui sont jeunes n'ont pas besoin de cela. Quant à celles qui commencent à passer, le décolletage est un moyen de prolonger la jeunesse en cherchant à jeter de la poudre aux yeux.

En général, les femmes vieilles qui se décolletent disent (quelques-unes de très bonne foi) qu'elles n'en font ainsi que pour obéir à des convenances mondaines. Il ne s'agit ni de coquetterie, ni de pudeur ; il ne s'agit que de mode. La mode est une autorité souveraine, que nulle n'est censée d'ignorer, et devant laquelle il faut s'incliner comme devant la loi. Mais ne serait-il pas à souhaiter que les femmes, réunies en une sorte de cour, fissent pour la mode ce que les magistrats font pour la loi. Ceux-ci la corrigent par la jurisprudence et, pour fixer la jurisprudence, éclairent le texte de la loi par l'étude de la pensée du législateur et des circonstances qui l'ont fait légiférer.

Or, si nous cherchons l'origine du décolletage, nous trouvons que c'est un franc retour à l'idéal païen et au culte du beau. Sans remonter trop loin dans l'histoire du costume, qui est une des plus belles histoires du monde, nous voyons que le décolletage a été remis en vigueur à l'époque de la Renaissance, alors que le monde ouvrit de nouveau les yeux à l'éternelle lumière de l'Orient. On se décolleta, alors, pour le plaisir des yeux des gens à qui on voulait faire honneur. Les choses furent même poussées parfois trop loin. L'Eglise, qui ne s'est pas trompée sur le décolletage, a beaucoup tonné contre cet usage païen.

De plus, le décolletage n'a jamais gagné d'estime à une femme. C'est plutôt le contraire qui arrive. Celles qui risquent leur réputation pour produire un de ces éblouissements passagers, laissent croire qu'elles risquent peu de choses.

* * *

Il y en a qui sont d'opinion que les femmes s'aiment peu entre elles. Je ne le crois pas, car ce serait une grande maladresse que le manque d'indulgence des femmes entre elles. Une femme qui apprend à un homme à mépriser une rivale lui donne une leçon dont elle pourra elle-même devenir la victime à son tour. "Aimez toutes les femmes, même les vieilles," disait à son fils, en le lançant dans le monde, un sage du siècle passé. Pourquoi ce grand conseil n'est-il pas sorti d'une bouche féminine ? Notre beauté gagne à reconnaître la beauté chez les autres femmes, et une jolie personne, contrairement à l'idée commune, trouvera son avantage à être entourée de jolies personnes.

Quand dans une grande réunion de femmes, l'œil d'un homme s'est porté, tout un soir, sur des formes disgracieuses, sur des toilettes ridicules, qu'il a vu des épaules de travers, la notion délicate du beau s'altère momentanément chez lui. Tous les peintres prétendent que ce qu'ils redoutent dans les expositions pour des œuvres fines et belles, c'est le voisinage de mauvais tableaux qui les compromettent bien plus qu'ils ne les font valoir. Et quand même l'homme garderait, au milieu de femmes laides, la notion de la beauté, quelle gloire ou quelle utilité tirerions-nous des comparaisons qu'il pourrait faire ?

Au contraire, quand nous sommes plusieurs jolies femmes ensemble, l'idéal de l'homme s'exalte et il se trouve plongé dans les plus délicieuses hésitations. Pour choisir entre nous, il est forcé de faire de minutieuses comparaisons où la vraie beauté n'a qu'à gagner. Obligé de nous chercher des défauts, il nous découvre des perfections. Plus il nous compare à notre voisine, plus il hésite. En désespoir de cause, il s'en prend à notre esprit, il cherche à voir sur qui apparaîtra le mieux le rayonnement de l'âme. Voilà, je pense, des luttes dignes, et ce n'est qu'en des cas pareils qu'on peut avoir quelque orgueil à se sentir préférée !

MAUD.